

# Leçons de pédagogues

de Pestalozzi à Freinet, Makarenko, Montessori...

Philippe MEIRIEU

Entretien avec **Roland DEO**, Meilleur Ouvrier de France,  
Conducteur de Travaux, Formateur à la Fédération Compagnonnique

**Roland Déo.** "On n'apprend pas à dessiner en regardant un professeur qui dessine très bien. On n'apprend pas le piano en écoutant un virtuose. De même, on n'apprend pas à écrire ni à penser en écoutant un homme qui parle et pense bien. Il faut essayer, faire, refaire, jusqu'à ce que le *métier* entre, comme l'on dit." A vous lire, Monsieur Philippe Meirieu, on a l'impression que vous appliquez à la lettre le *dire* et le *faire*. Le pédagogue est-il un utopiste dans la société en plein bouleversement qui est la nôtre aujourd'hui ?

**Philippe Meirieu.** C'est en tout début de carrière, lorsque j'étais professeur en classe terminale, que j'ai pris conscience que tout ce qui se passait au lycée dépendait de ce qui avait été vécu dans l'enseignement primaire. J'ai alors souhaité devenir instituteur, ce qui voulait dire rétrograder dans les échelons de l'Éducation Nationale, d'où quelques aléas institutionnels, car une telle *progression* n'est absolument pas conforme à la pratique de cette administration. Le même genre de situation s'est reproduit plus tard au moment où, tout en étant professeur des Universités, j'ai souhaité redevenir professeur de Français dans un lycée d'enseignement professionnel. Pour ce faire, il m'a été accordé, après de nombreuses démêlées, cinq heures par semaine...

En matière éducative, l'épreuve des faits n'a pas tout à fait le même statut que dans les autres branches professionnelles ; il semble que vouloir se confronter aux réalités constitue une sorte de provocation insupportable : quand on prétend savoir on ne doit plus tenter de faire, car *savoir* et *faire* sont ici considérés comme deux métiers bien distincts. Paradoxalement, le second doit toujours précéder le premier ; autrement dit, *on fait la classe avant de savoir comment la faire*, et lorsque l'on sait la faire on ne la fait plus !

Il est une chose d'entendre les enseignants parler de leur travail et être attentif à leurs préoccupations, de lire les enquêtes et les témoignages qui sont publiés. Il est tout autre chose de pouvoir, de temps en temps, se replonger dans les réalités quotidiennes des enseignements élémentaire, secondaire et professionnel, en se retrouvant face aux élèves d'une classe avec pour ambition de durer toute une années scolaire. Il s'agit alors de rester fidèle à ses

convictions en affrontant les contraintes quotidiennes inhérentes à la vie d'un établissement, tout comme un compagnon inséré dans une entreprise. C'est pourquoi je crois nécessaire d'aller enseigner dans les établissements considérés comme difficiles... même et surtout quand on prétend que l'on est un spécialiste et un chercheur.

Les médecins conservent, jusqu'au plus haut degré de leur carrière universitaire des responsabilités de soignants, et ils continuent de travailler auprès des malades, tout en poursuivant la recherche dans leur domaine... Il n'y avait donc rien d'extraordinaire lorsque j'ai souhaité retrouver le contact avec les élèves alors que je faisais depuis de nombreuses années "profession de pédagogie".

**Roland Déo.** Pédagogue : le mot nous fait penser à celui qui enseigne, et pour le grand public il y a certainement une confusion de définition.

**Philippe Meirieu.** La réflexion pédagogique - si l'on considère la pensée occidentale - est probablement née en Grèce Antique, même si l'on peut en trouver des traces dans des sociétés antérieures. Étymologiquement, le pédagogue est un accompagnateur. C'est le premier des esclaves dans la famille en Grèce Antique, celui qui accompagne l'enfant à l'école ; non seulement il accompagne l'enfant, mais également il décide des disciplines qui vont lui être enseignées, escrime, natation, arts martiaux, mathématiques, géométrie philosophie, et des maîtres qui vont le faire c'est-à-dire des méthodes d'enseignement. Cet esclave dispose ainsi d'un pouvoir tout à fait considérable.

Le pédagogue c'est d'abord et surtout celui qui réfléchit sur le type d'homme que l'on veut former ; à travers cette question, "Quel type d'homme veut-on former ?", le pédagogue s'interroge à la fois sur les connaissances qu'il faut transmettre et sur les méthodes à employer pour le faire, ces dernières n'étant jamais neutres. En effet, pour la personne qui le reçoit, le même savoir n'a pas du tout le même sens selon la manière dont il est transmis. *Il n'y a jamais de neutralité en matière de pédagogie.* Chaque fois que l'on enseigne à des enfants, des adolescents ou des adultes, on transmet une certaine vision du monde, des rapports entre les hommes et même d'une certaine éthique. Le pédagogue est donc celui qui pose la question de savoir quel type d'homme on souhaite former, et qui se demande aussi quelle doit être sa référence et son horizon. A travers ces questions, le pédagogue réfléchit sur le savoir et la société.

Aujourd'hui le pédagogue est devenu celui qui enseigne, mais, d'une certaine manière, c'est un abus de langage parce qu'il n'est pas à proprement parler celui qui enseigne, mais celui qui réfléchit sur les contenus des enseignements et les méthodes des enseignants.

**Roland Déo.** Le pédagogue est-il le reflet de la civilisation dans laquelle il pense, agit et enseigne ? Quel fut le sort des enfants durant la période moyenâgeuse sur le plan familial et éducatif ?

**Philippe Meirieu.** Après l'époque romaine, la pédagogie est relativement tombée en désuétude durant tout le moyen âge. Durant cette période, la

question "Quel type d'homme veut-on former ?" ne se posait pas. La pédagogie n'existe pas dans les sociétés "totalitaires" dont les dirigeants décident pour tous de la réponse à apporter à cette question et fixent par là même les normes de l'enseignement.

Philippe Ariès montre bien que pendant tout le moyen âge, la question de l'enfant et de son éducation ne se posait pas. Les familles abandonnaient la plupart du temps les enfants à l'âge de six ou sept ans, au moment du sevrage. La famille n'était alors qu'une communauté de type économique qui nouait des alliances sans nécessairement avoir de liens affectifs forts. Ces enfants livrés à eux-mêmes vagabondaient par bandes ou par troupes, apprenaient ceci ou cela au gré de leur rencontres et ce n'était que beaucoup plus tard qu'ils retrouvaient leur famille... au moment de l'héritage. C'est la raison pour laquelle on a pu voir au moyen âge se développer des phénomènes comme ceux de la croisade des enfants. Quelle pédagogie pouvait-il exister dans une société où des milliers et des milliers d'enfants sont partis pour une croisade derrière un prêtre illuminé, et ont été vendus comme esclaves au port de Gênes ?

**Roland Déo.** Comment pouvons-nous déterminer le retour des préoccupations éducatives ?

**Philippe Meirieu.** La préoccupation éducative des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles témoigne du retour au premier plan de la réflexion pédagogique. C'est, pour notre société, un phénomène relativement récent. Et, la question éducative est pour toute société un indicateur de fragilité et d'humanité : ce sont les sociétés qui se reconnaissent fragiles et qui s'interrogent sur leurs propres objectifs qui réintroduisent cette question ; sinon celle-ci est transférée à une autorité (divine, ecclésiastique ou autre) qui l'assume totalement. A Carthage, il n'y avait pas de réflexion pédagogique au sens où il y en avait à Athènes ou à Rome : Carthage était une société totalitaire.

**Roland Déo.** Quels sont les enseignements apportés par Rousseau et Pestalozzi en matière de méthodes pédagogiques ?

**Philippe Meirieu.** Il nous faut , pour répondre à votre question, comprendre ce qu'est aujourd'hui la "pédagogie" et comment elle se présente à nous : pour celui qui veut l'étudier c'est un ensemble de textes. C'est une mémoire à laquelle je suis très attaché car ces textes sont des traces qui nous racontent comment l'homme s'est débrouillé en face de cette chose extraordinaire qu'est un enfant, que l'on a dans les bras quelques semaines, et que l'on finit très vite par avoir sur les bras sans trop savoir qu'en faire. Ces textes pédagogiques nous racontent comment les hommes ont tenté de faire quelques chose avec ces petits êtres qu'ils mettent au monde et qu'ils ne savent pas toujours où conduire. Personnellement, je ferais remonter la naissance de la pédagogie contemporaine à Pestalozzi, disciple de Rousseau. Rousseau, vous le savez, affirmait que tous les enfants étaient naturellement bons et qu'ils suffisait donc de les laisser se développer librement, avec l'aide d'un précepteur bienveillant le mettant dans les situations les plus favorables pour apprendre, pour que tout aille bien. Émule de Rousseau, Pestalozzi décida de mettre en pratique les thèses de son maître. Il possédait une ferme, et y fit

venir des enfants maltraités, abandonnés et les éleva dans la plus totale liberté selon les principes de Rousseau. Cela n'a pas très bien marché ! La ferme a bien commencé à fonctionner mais les enfants chapardaient les récoltes pour aller les vendre au marché noir, un certain nombre de parents incitaient même leurs enfants à voler les outils... Il a suffi de quelque mois pour que cette expérience démontre que, si les principes théoriques de Rousseau constituaient bien un apport décisif, on ne pouvait se contenter de les "appliquer" tels quel : Rousseau considère l'éducation en "apesanteur", comme si l'on ne devait éduquer que des enfants merveilleux, des petits êtres bons, à l'abri de toute réalité sociale qui est niée par décret. Pestalozzi a été amené à penser qu'il ne suffisait pas de regarder les gens, mais qu'il fallait construire des situations dans un milieu organisé et structuré, des règles qui fassent que les enfants se développent dans une perspective donnée qui est celle de leur propre libération et de leur propre développement. Pestalozzi a introduit des dispositifs organisés que tous les pédagogues ont ensuite mis en pratique. L'éducation ne doit pas se faire seulement en contemplant ni même en accompagnant ; elle doit "*faire avec*" les enfants tels qu'ils sont, ne pas rechercher à reproduire des modèles abstraits aussi séduisants soient-ils, mais prendre acte des contradictions inévitables auxquelles on est confronté quand on éduque et qui sont la marque de notre finitude. On ne peut ignorer les réalités sociales, on ne peut rêver d'un retour en arrière ; il faut, en revanche, travailler avec tout ce qui est là, regarder en face les contraintes et s'efforcer qu'en dépit d'elles, grâce à elle parfois, et dans une relation éducative toujours tendue, "*chaque homme se fasse oeuvre de lui-même*".

**Roland Déo.** Quelle est la liberté laissée à l'élève pour apprendre ?

**Philippe Meirieu.** Maria Montessori a très bien formalisé les rapports entre l'enseignant et l'élève, ainsi que l'espace occupé par l'un et par l'autre. "*Aide-moi à faire tout seul*" est, pour elle, le principe fondamental de la pédagogie : donner à l'enfant les moyens et créer la situation dans laquelle il pourra faire les choses lui-même.

Tout au long de leur histoire, les pédagogues ont découvert que l'on ne peut pas agir sur les gens, mais seulement sur les choses. Par définition, les êtres ont en eux une liberté fondamentale, une liberté qui n'est sans doute pas de l'ordre des faits observables mais qui est plutôt de l'ordre de l'exigence, de ce que je dois postuler pour que notre vie sur terre ait du sens. Il faut donc tout créer pour que l'élève soit éclairé, informé et le mieux aidé possible, mais il y a un moment où seul l'élève peut décider de faire les choses. Je pense que ce sont là des principes bien établis dans le compagnonnage : aider l'autre à prendre sa propre responsabilité et le placer dans des conditions d'apprentissage où lui seul doit devenir capable de faire. Aucune éducation ne peut prendre la décision à la place d'un jeune de choisir un métier, de décider de se mettre au travail, de décider d'attaquer la lecture d'un livre difficile... lui seul peut le faire.

**Roland Déo.** Nombre de conflits sont difficiles à gérer lorsqu'il s'agit pour les parents de l'avenir de leur enfant et surtout lorsque celui-ci doit faire un choix professionnel.

**Philippe Meirieu.** Si l'on veut comprendre ce qu'est l'éducation, il faut accepter l'idée que l'on ne peut prendre la décision à la place d'un jeune. Seul ce jeune peut prendre sa décision. On peut être là, disponible, montrer des choses que l'on sait faire, mais pas faire les choses à sa place. Je cite souvent à mes étudiants cette phrase de Lacan : *"Si je me mets à la place de l'autre, l'autre où se mettra-t-il ?"* C'est vrai dans les relations parents-enfants, tout autant que dans les relations maître-apprenti, enseignant-enseigné. Partout, chaque fois que l'on rencontre quelqu'un, il y a ce que j'appelle "le moment pédagogique" : on se trouve confronté à quelqu'un qui vous résiste... parce que la caractéristique de l'éducation c'est que l'on ne travaille pas sur des objets que l'on façonne en les malaxant à notre gré, mais sur des gens qui existent et qui ne correspondent jamais vraiment à ce que l'on voudrait qu'ils soient.

**Roland Déo.** Éduquer, enseigner, former, c'est avant tout préparer à la libre émancipation de l'autre et accepter les différentes contradictions entre l'éducateur que l'on est et son élève.

**Philippe Meirieu.** Un être humain, c'est une liberté qui se forme et qui échappe à mon pouvoir ; chaque fois qu'elle échappe à mon pouvoir, soit je considère cela comme un échec soit je considère cela comme une chance. Le bon éducateur - s'il y en a un, car je pense que l'on n'est jamais tout le temps un bon éducateur - est celui qui accepte de comprendre que lorsque l'autre lui échappe c'est d'abord une chance. Dans toute éducation, il y a toujours un peu de souffrance. Gepetto pleure parce que, dès qu'il a peint la bouche de Pinocchio, ce dernier lui tire la langue... Ses larmes sont réelles, et l'on peut être fondamentalement touché dans ce que l'on peut vivre comme une trahison ; sans doute faut-il accepter cette part de souffrance dans le rapport éducatif.

**Roland Déo.** En 1993, vous êtes devenu professeur dans un lycée de formation professionnelle. Est-ce pour vous l'un des moyens indispensables pour orienter les travaux de recherche de votre institut afin qu'ils répondent le mieux possible aux réalités que la pratique seule permet d'appréhender ?

**Philippe Meirieu.** J'ai souhaité retrouver les gens de terrain, non pas parce que j'avais perdu le contact, mais parce que je n'avais pas de responsabilité directe d'élèves de l'enseignement professionnel. Je sentais que quelque chose de tout à fait déterminant s'était passé depuis une quinzaine d'années. Il y a 25 ou 30 ans, le rôle de chacun dans l'enseignement était écrit avant le jour de la rentrée. Les établissements étaient organisés d'une manière systématique, les cours étaient prêts pour pratiquement toute l'année ; les sanctions étaient définies par l'établissement où, certes, la violence existait mais était circonscrite dans des formes très spécifiques, dans la cour de récréation et des rituels organisés. Ce qui s'est passé depuis 20 ans et qui s'accélère à mon avis de plus en plus aujourd'hui c'est que la classe, et tous les lieux d'éducation, est devenue un lieu qui doit en permanence recréer ses propres règles. L'enseignant qui arrive dans sa classe doit recréer son groupe, le mettre au travail, se faire entendre et respecter... toutes tâches qui n'existaient pas avant pour lui car le niveau de socialisation des élèves au moment où ils arrivaient en classe était tel que la discipline et le respect étaient naturels dans leur esprit. Cette évolution est devenue quasiment inéluctable

avec la massification du système éducatif. Simultanément se sont effritées les grandes institutions traditionnelles de socialisation : la famille, la religion, la vie associative et une certaine pratique du sport. Aujourd'hui l'école accueille des enfants très nombreux, ce qui est une excellente chose, mais ces enfants ne sont pas tous *disponibles* pour y recevoir l'enseignement qui leur est donné : ils n'ont pas acquis des bases élémentaires qui leur permettraient de savoir qu'il est d'usage d'arriver à l'heure, d'apporter leurs affaires, de ne pas parler lorsque le maître fait son cours, de ne pas insulter leurs camarades en pleine classe, d'attendre la récréation pour aller boire, etc. Face à ces problèmes de socialisation, l'enseignant doit alors tout construire, à commencer par ce que j'appelle le rapport à la Loi, qui est inconnu de beaucoup de jeunes. Je ne parle pas ici de "règles" ou de "règlements" car ceux-ci varient d'une société à une autre, d'un milieu social à un autre, d'une école à l'autre. La Loi, elle, est la même partout et elle est unique : c'est l'interdit de la violence qui fonde toute société, toute vie sociale : apprendre à écouter, à réfléchir, à respecter l'autre. Souvent, le formateur dépense 90% de son énergie à régler des problèmes qui ne sont pas de l'ordre de l'enseignement mais de celui de la socialisation. Un ou deux élèves non adaptés à la vie sociale suffisent à monopoliser l'énergie de l'enseignant et l'empêchent de faire autre chose.

**Roland Déo.** L'échec scolaire, c'est donc plutôt un échec de société, né d'un déséquilibre entre les droits et les devoirs, entre l'intérêt personnel égoïste et le respect de l'autre ?

**Philippe Meirieu.** Oui ! Il y a là un problème nouveau ; ce que j'appelle l'éducation à la Loi comme étant une dimension fondamentale de l'école et de toutes les institutions éducatives. Ou bien les élèves non éduqués à la Loi sont rejetés en dehors du circuit, ou bien ils sont placés dans des établissements spécialisés. Ceci nous entraîne vers un système de type américain, où les taux d'analphabétisation et d'illettrisme sont colossaux : le quartier new-yorkais de Harlem, qui compte plus d'habitants qu'une ville comme Montpellier présente un taux d'illettrisme supérieur à celui du Gabon, et cela dans le pays le plus développé du monde où l'on n'hésite pas à se *débarrasser* des gens qui n'ont pas intégré la Loi, des *gêneurs*. La question est de savoir si notre école est capable d'intégrer les "gêneurs" pour leur permettre d'acquérir un certain nombre de connaissances, ou si l'Éducation Nationale française laisse s'installer une américanisation de notre système éducatif. Nous sommes à un moment de notre histoire sans doute comparable à ceux que nous avons vécu au XVIII<sup>ème</sup> siècle : notre société est au pied du mur pour savoir si nous pouvons intégrer tous nos jeunes.

**Roland Déo.** L'échec scolaire a certainement toujours existé, mais il est devenu aujourd'hui un handicap majeur en terme d'orientation professionnelle.

**Philippe Meirieu.** L'immense majorité de ce que l'on appelle des échecs scolaires n'est pas liée à des problèmes de qualité de travail mais à des problèmes de comportement. Le plus souvent, les élèves qui sont exclus ne le sont pas parce qu'ils ne travaillent pas bien - il y en a qui ne travaillent pas mieux et que l'on garde - mais parce qu'ils ont des comportements insupportables. Si les enseignants veulent bien garder dans leur classe des

élèves qui ont des problèmes mais qui sont "corrects" dans leur comportement, en revanche ils cherchent à se débarrasser de ceux qui rendent l'exercice de leur profession impossible. Ces problèmes de déstructuration et de non communication des enfants sont à l'origine de l'immense majorité des décisions d'exclusion prononcées. Ces enfants, ces "bolides" qui réagissent en toute circonstance sans réfléchir, sont exclus parce que l'école ne peut pas les adapter à la vie scolaire et à ses règles, parce qu'elle ne travaille pas avec eux à la construction de la Loi. Mais lorsque ces enfants deviennent trop nombreux, la situation devient difficile pour l'ensemble de la société. Tout cela ne veut pas dire que l'échec scolaire n'existe pas, mais il n'a pas les dimensions qu'il semble avoir en première approche.

**Roland Déo.** La scolarisation est obligatoire de 6 à 16 ans. De plus, l'école maternelle accueille les enfants dès 2 ans et demi dans beaucoup de cas. Pourquoi existe-t-il alors tant de difficultés dans l'acquisition des apprentissages de base ?

**Philippe Meirieu.** L'école est chargée, entre autres, d'enseigner à tous les enfants la lecture, l'écriture, le calcul... Prenons par exemple les problèmes de la lecture et de l'écriture. Lire et écrire ne sont pas difficiles *techniquement*. Toutes les études faites ont montré que lire est moins difficile techniquement qu'écouter : lorsque vous lisez, les mots sont séparés, alors qu'ils ne le sont pas lorsque vous écoutez ; lorsque vous lisez, les mots restent présents sous vos yeux, alors que, lorsque vous écoutez, ils défilent sans que vous puissiez revenir en arrière. Lire n'est donc pas un problème ! Hélas, il y a pourtant en France 4 à 6 millions d'illettrés et vraisemblablement 10 millions de gens qui n'utilisent que très peu la lecture et l'écriture. La répartition est extrêmement inégalitaire : 80% de la population utilise 20% de l'écrit, tandis que les 20% restants utilisent 80 % de l'écrit.

Ce ne sont pas les enfants qui sont trop bêtes pour apprendre à lire et à écrire ; c'est, bien plutôt un échec pédagogique massif. On apprend à lire et à écrire parce que c'est utile pour communiquer et pour découvrir, utile pour notre vie sociale et notre plaisir. Si un enfant tente d'apprendre à lire parce son maître le lui demande, pour pouvoir se soumettre à des évaluations scolaires, les risques sont grands que cet enfant soit conduit à un échec, qui sera pour lui la première exclusion. Il est extraordinaire de penser que lire et écrire, qui étaient dans l'esprit de Jules Ferry les moyens de libérer le peuple de toutes formes de tutelle, soit devenu un lieu d'échec, d'exclusion et d'assujettissement au pouvoir du maître pour des milliers d'enfants.

J'ai rencontré un élève d'un lycée professionnel qui, à 20 ans, ne savait toujours pas faire une phrase. Il allait à l'école depuis l'âge de 3 ans et apprenait donc à faire des phrases depuis cet âge. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il ne savait pas écrire alors que depuis qu'il allait à l'école il avait dû beaucoup écrire, il me répondit : "C'est parce que l'on m'a toujours *corrigé* mais jamais *répondu*." Il avait écrit des milliers de pages, son orthographe avait toujours été corrigée, mais jamais son écriture n'avait été prise pour ce qu'elle devait être, c'est-à-dire pour un outil de communication. Ce garçon n'avait jamais reçu de lettre, il n'en avait jamais envoyé non plus. Dans sa famille, les

seules représentations qu'il avait de l'utilité de l'écriture et de la lecture consistaient à savoir remplir les feuilles de maladies et la déclaration des impôts. Il ne savait donc pas qu'écrire c'est trouver un plaisir extraordinaire à s'exprimer, à pouvoir communiquer avec autrui...

Je pense qu'il faut chercher dans le problème de la construction du sens la véritable cause de l'échec scolaire : la réussite est acquise dès que les choses que fait un enfant ont un sens pour lui, rarement si elles ne sont qu'une obligation à laquelle il doit se soumettre pour avoir un bout de papier à la fin de son année scolaire. L'enfant a besoin d'une résonance intérieure pour donner sens et consistance aux apprentissages qu'on lui propose à l'école. Or, on est arrivé à un enseignement qui n'a plus de sens pour une immense majorité des élèves, d'où un fort taux d'échec car ces élèves sont souvent issus d'un milieu familial trop fragile pour qu'ils puissent y trouver le soutien dont ils auraient besoin.

**Roland Déo.** Voulez-vous dire que l'on enseigne moins bien aujourd'hui ?

**Philippe Meirieu.** Il y a 50 ans, on enseignait à des gens qui étaient préparés à recevoir l'enseignement, le problème n'était pas le même. 18% des enfants d'une tranche d'âge accédaient à la classe de 6ème... parce que leurs parents avaient préparé le terrain, et que tout était organisé par la famille ; aujourd'hui, 100% des enfants d'une tranche d'âge rentrent en 6ème, mais tous n'y réussissent pas ! On n'enseigne pas plus mal qu'avant, on enseigne même plutôt mieux ! Mais on est aujourd'hui beaucoup plus exigeant : de plus en plus de parents souhaitent que leurs enfants aillent le plus loin possible dans leurs études, de plus en plus d'employeurs ne veulent embaucher que des gens qualifiés et déjà expérimentés. La demande sociale augmente de façon vertigineuse et l'école, même si elle fait de mieux en mieux, ne fait pas aussi bien, ni surtout aussi vite, que l'on voudrait. Notre société est à la recherche d'un nouvel équilibre social et humain.

**Roland Déo.** Il semble s'être installé un conflit permanent entre ce que l'on appelle "l'école des professeurs" et "l'école des professionnels". Peut-être est-il logique de penser que la complémentarité de ces deux écoles serait une source de profit pour nos enfants ?

**Philippe Meirieu.** Il y a une opposition larvée, un antagonisme que la décentralisation a accéléré tout autant que la loi quinquennale. Au lieu de créer une alternance où chacun des deux partenaires entreprises-artisans et Éducation Nationale serait véritablement capable d'utiliser les ressources de l'autre, nous sommes dans une situation conflictuelle : d'une côté l'Éducation Nationale tente de mettre en place une formation professionnelle pour laquelle elle n'a ni les moyens ni les compétences, car une bonne éducation professionnelle est celle qui se fait avec les matériels, méthodes et outils d'aujourd'hui et de demain ! Et, de l'autre côté, les professionnels souhaitent prendre les jeunes en charge de plus en plus tôt. Les deux entités, au lieu d'être partenaires, se comportent comme deux ennemis qui essaient chacun de s'installer sur le terrain de l'autre. Ceci est extrêmement dommageable pour tous, car chacun possède des ressources propres qui permettraient, si elles étaient conjuguées, de rendre les plus grands services aux jeunes et à la



société. La capacité des deux parties à travailler ensemble permettra de progresser !

**Roland Déo.** L'Allemagne reste un exemple pour la France dans ce domaine, car elle compte beaucoup moins de jeunes chômeurs.

**Philippe Meirieu.** Le problème que vous évoquez dépasse le cadre de notre entretien. Il y a des situations positives en Allemagne, notamment sur le chômage des jeunes. Mais rien n'est idéal ; en Allemagne, la formation initiale pêche en sens inverse de la nôtre : elle est beaucoup trop faible. Il y a un plafonnement du chômage chez les 28-35 ans, c'est-à-dire que les jeunes rentrent assez facilement dans l'entreprise parce qu'ils sont formés à des tâches professionnelles relativement simples, mais ils n'accèdent pas à la maîtrise parce qu'ils manquent de formation de base. Les entreprises les embauchent en contrat d'apprentissage, les gardent 4 à 8 ans sur des tâches d'exécution et s'en débarrassent parfois ensuite. Les statistiques du chômage en Allemagne témoignent de ces faits. Chez nous, la période de chômage débute avant l'entrée dans le premier emploi, car les entreprises exigent une solide formation professionnelle, ce qui ne peut se réaliser sans une très bonne formation de base.

**Roland Déo.** Votre grand-père était mineur de fond, et vous évoquez ce souvenir personnel avec un profond respect. Quant à vous, vous êtes professeur d'université. Quel sentiment est le vôtre si l'on vous dit que vous êtes un intellectuel ?

**Philippe Meirieu.** La séparation des métiers manuels et intellectuels est une stupidité. Un métier bien fait est toujours un métier qui mobilise la pensée. Un métier, quel qu'il soit, nécessite un passage par l'abstraction, la capacité de penser, de créer, de concevoir des modèles. Je me souviens d'un exemple précis d'un jeune qui sortait d'un lycée d'enseignement professionnel et était employé dans les ateliers de la SNCF. J'étais allé le voir sur place, et ce jeune m'avait expliqué, tout comme son tuteur, qu'il avait résolu un problème d'essieu qu'aucun autre employé n'avait réussi à résoudre auparavant. Il s'agissait d'un problème d'usure due à des frictions sur l'essieu durant le roulement. Lorsque j'ai demandé à ce jeune de quelle façon il avait trouvé la solution, il m'a dit : "J'ai vu de la géométrie là où les autres ne voyaient que des objets." Tous les métiers, même ceux que l'on dit manuels sont d'abord intellectuels.

**Roland Déo.** Quels type de cours doit-on donner à des jeunes en difficulté ? Faut-il adopter un enseignement simplifié, privilégier les cours concrets et éviter la réflexion ?

**Philippe Meirieu.** C'est une erreur de diriger les jeunes en difficulté dans une culture uniquement concrète. C'est une erreur grave qui est d'abord l'aveu d'un profond mépris et qui conduit ensuite à leur refuser d'évoluer en dehors de leur culture d'origine. C'est une mauvaise conception de la pédagogie que celle qui consiste à offrir aux jeunes en difficulté une bouillie culturelle, tandis que les autres jeunes peuvent accéder à une vraie culture.

Il est révoltant de voir, dans certaines classes des lycées professionnels, les grands textes de la littérature française remplacés par les interviews des stars du cinéma parues dans les magazines de télévision. L'expérience de mes différents cours me permet de témoigner que les jeunes gens, qu'ils soient ou non en difficulté, sont passionnés par les textes littéraires. Dans ma classe de lycée professionnel, les élèves ont étudié avec enthousiasme le prêche d'Urbain II, prononcé en 1095 avant le départ de la première croisade. Il ne faut pas craindre de faire un enseignement de haut niveau à ces jeunes ; ils ont besoin d'être accrochés, et leurs réactions face aux textes de Darwin, de Freud, de Rousseau, de Descartes et de bien d'autres encore démontrent que l'on ne doit pas les mépriser au point de leur servir une sous-culture.

**Roland Déo.** "La maîtrise technique de l'outil et la pensée s'enrichissent l'une l'autre lorsqu'elles sont les qualités de l'homme qui fait parce qu'il sait." J'aime évoquer ici cette pensée imprégnée de culture ouvrière. Ne souffrons-nous pas aujourd'hui d'un manque de connaissance d'histoire des métiers ?

**Philippe Meirieu.** Tout savoir, tout savoir-faire manuel a une noblesse culturelle. Tout savoir intellectuel a des conséquences sur la vie quotidienne.

Il y a une culture de l'artisan qui est forte. J'aimerais qu'un jour les lycées professionnels s'appellent "conservatoires", au sens où l'on parle des lieux de formation mais aussi de la transmission de la culture ouvrière. Il s'agit de s'imprégner de la culture du métier.

La France a été victime d'un intellectualisme excessif, qui me paraît très superficiel et sans grand intérêt. Pendant la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, on a réussi à donner presque honte aux gens qui détenaient cette culture de nos métiers et, aujourd'hui, après avoir laissé perdre cette culture, nous devons chercher désespérément comment la retrouver. Le taylorisme est très responsable de cette dérive car en introduisant le fractionnement des tâches il aboutit à un effritement des compétences.

La tradition c'est une mémoire ; de même qu'il y a une mémoire en littérature, en mathématiques, il y a une mémoire des métiers. Lorsque l'on apprend à être chaudronnier, il faudrait apprendre la chaudronnerie que l'on faisait il y a 20 ans, celle de demain, avec la commande numérique, et aussi l'histoire du métier : que l'on sache ce qu'a été cette conquête de l'homme sur le matériau, et ses applications au travers des siècles dans les arts, les sciences et les techniques. Il faut se sentir héritier du métier *et en être fier*.

**Roland Déo.** On parle souvent d'artiste pour désigner la beauté d'un chef d'œuvre. Qu'en pensez-vous ?

**Philippe Meirieu.** En effet, il y a aussi cette idée que le beau est réservé aux artistes : c'est une idée saugrenue ! Une société qui réserve le beau aux artistes est une société qui condamne la majorité de sa population à la sous culture. Le beau, chacun en est chargé... l'écrivain est dépositaire du beau dans sa manière d'écrire, le charpentier dans sa manière de réaliser une charpente.

**Roland Déo.** La vie est une compétition. Celle-ci commence dès l'école. Pourtant, il y a, pour chacun d'entre nous, cet espace de vie où tous les enfants se trouvent ensemble de la maternelle à la fin de l'enseignement obligatoire. Quels sont donc nos devoirs d'éducateurs-parents pour accompagner nos enfants ? Que penser de la fameuse proportion 1/3 de bons élèves, 1/3 d'élèves moyens et 1/3 de mauvais élèves ?

**Philippe Meirieu.** Le partage d'une classe selon cette règle des trois tiers fait partie des représentations mentales que les gens ont en tête. Prenez dans trois classes le tiers de bons élèves et mettez-les ensemble dans une nouvelle classe. Quelques temps après vous aurez de nouveau le partage en trois tiers !

Enfin, nous sommes restés très cathares : le petit nombre des élus garantit la béatitude au paradis. Il ne doit pas y avoir trop d'élus, sinon ils seraient trop serrés ! Si personne n'avait de mauvaises notes, les bonnes notes n'auraient pas de valeur... Tout cela est stupide ! Dit-on que la valeur d'un système de santé tient au fait qu'il y ait beaucoup de malades ?

Même les élèves ont cette idée en tête, en comparant leurs notes respectives. Durant la période de scolarité obligatoire, il faut motiver les élèves et leur faire aimer les matières enseignées, répondre à la curiosité naturelle des enfants et au désir de connaissances qu'éprouvent tous les jeunes. La scolarité obligatoire est un dénominateur commun dont tout le monde a besoin et durant laquelle on doit, par conséquent, s'attacher à la réussite de la plus grande majorité possible d'élèves ; c'est pourquoi la scolarité obligatoire doit être distinguée de la période de spécialisation et de formation professionnelle proprement dite. Durant cette seconde période, chacun a fait un choix et doit devenir le plus performant dans sa branche. Si je dois me faire opérer, je suis très content que l'on ait choisi le meilleur étudiant en chirurgie pour m'opérer ; de même je choisirai le meilleur maçon pour bâtir une maison.

Il faut séparer la période de scolarité obligatoire, qui doit donner à chacun les moyens de devenir citoyen, de la période de formation ultérieure qui est une spécialisation et qui doit laisser une place à une forme de sélection pour dégager les élites. Mais il n'y a pas de spécialisation réussie sans un socle solide : c'est là le sens de l'éducation obligatoire, moment où l'échec n'est pas permis et où l'État a une véritable responsabilité à l'égard de toute la population, à l'égard des parents et, surtout, à l'égard de l'avenir. Mais, comme le fait remarquer le philosophe Hans Jonas, si la responsabilité à l'égard de l'avenir est la plus importante pour une société, elle est aussi la plus difficile à concevoir et à mettre en œuvre car l'avenir, par définition, n'existe pas encore et nous n'imaginons pas devoir rendre des comptes à quelque chose ou à quelqu'un qui n'existe pas encore.

**Roland Déo.** L'école est un centre culturel et éducatif. Comment selon vous faire adhérer le plus grand nombre à la réussite scolaire et donc professionnelle ?

**Philippe Meirieu.** Ce dont je suis convaincu, c'est que la vraie culture c'est celle qui s'expose et non celle qui s'impose. Il faut donner la culture pour

que l'autre y adhère, ne pas la lui imposer. Victor Hugo est un grand écrivain que l'on étudie toujours non pas parce que l'Académie Française a décidé qu'il était un grand écrivain, mais bien parce que des milliers d'instituteurs ont fait pleurer des enfants sur l'histoire de Cosette et que ceux-ci ont éprouvé de l'émotion dans cette lecture, se sont reconnus quelque part dans le destin de Jean Valjean et ont vécu, par le texte interposé, la "tempête sous un crâne".

Une éducation qui impose ses valeurs, ses normes, qui manque d'humilité, c'est une éducation qui avoue sa faiblesse et qui est incapable de convaincre et de faire découvrir la qualité et le bien que l'on peut trouver à apprendre. La contrainte est toujours la dernière des solutions, c'est avouer que l'on ne peut pas arriver à convaincre autrement. L'objectif de l'éducation est de rendre désirable pour ne pas avoir à imposer.

**Roland Déo.** Faut-il toujours expérimenter les propositions de nouvelles pédagogies dans les milieux éducatifs les plus défavorisés pour apprécier leur véritable valeur ?

**Philippe Meirieu.** Je pense que le travaux pédagogiques de Maria Montessori nous ont appris beaucoup parce qu'elle a travaillé avec des enfants réputés jusque là inéducables. Une société ne progresse que lorsqu'elle va toujours plus loin dans la volonté de faire partager aux plus humbles et aux plus exclus le bien commun. Toute l'histoire de la pédagogie est marquée par des personnes qui se sont intéressées à des gens qui n'intéressaient personne. Beaucoup de résultats viennent de leurs travaux. On pose trop souvent le problème de l'intégration des enfants handicapés ou en difficulté en affirmant que leur inscription dans des écoles "normales" leur rendra service : certes, mais il ne faut pas oublier que cette inscription rendra tout autant service aux enfants *normaux*. L'enseignant sera d'ailleurs obliger de repenser toute sa pédagogie à cette occasion, et tout le monde progressera. L'éducation a beaucoup à gagner à s'intéresser aux exclus et aux handicapés. Je suis personnellement très attentif à tout ce qui se passe en marge de l'Éducation Nationale, à tous ces gens qui s'occupent de stages d'insertion de personnes handicapées, et qui, ce faisant, rendent un service inestimable à notre société.

La construction urbaine se développe en partant du centre vers la périphérie ; c'est l'inverse en éducation car c'est en banlieue que les pédagogues imaginent et réalisent les nouvelles pédagogies qui seront profitables à tous.

**Roland Déo.** Vous n'avez cesse de faire référence aux grands pédagogues qui par leurs travaux durant des époques souvent difficiles ont apportés des outils pédagogiques à l'enseignement. Ces travaux inspirent-ils toujours de nouvelles créations, une raison d'être ?

**Philippe Meirieu.** Il faut donner du sens à la vie, à l'apprentissage des savoirs fondamentaux, à la socialisation de nos enfants dès leur plus jeune âge. Il nous faut retrouver l'esprit de l'école de la République. Il est nécessaire aujourd'hui d'entretenir une mémoire menacée. Si ce n'est pas dans les métiers

de l'éducation, où donc maintiendra-t-on vivants le message de Pestalozzi, de Freinet, de Makarenko, de Montessori ?

Entrer dans leur monde à travers leurs écrits, en comprendre la logique, en saisir les contradictions et les limites, c'est bien plus que se constituer un *réservoir de données*, c'est véritablement construire une mémoire vivante. C'est une mémoire à l'image des bâtisseurs de cathédrales en marche vers un projet s'élevant dans l'espace. A nous de nous inspirer sans cesse de ces exemples.